

Le signe floral dans la poésie hugolienne des "Odes" aux "Contemplations"

In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1986, N°38. pp. 241-256.

Citer ce document / Cite this document :

Gély Claude. Le signe floral dans la poésie hugolienne des "Odes" aux "Contemplations". In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1986, N°38. pp. 241-256.

doi : 10.3406/caief.1986.1980

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1986_num_38_1_1980

LE SIGNE FLORAL DANS LA POESIE HUGOLIENNE DES ODES AUX CONTEMPLATIONS

Communication de M. Claude GÉLY

(Montpellier)

au XXXVII^e Congrès de l'Association, le 25 juillet 1985

« Signe » floral, en effet : « signe » plutôt que « symbole », trop rhétoriquement limité ; plutôt surtout que « motif », qui induirait vers une enquête trop formellement descriptive. Car l'invasion des fleurs dans la poésie hugolienne répond, en profondeur, à des *appels* bien précis : elle manifeste, à même l'écriture poétique, le signe particulier de ce que la préface des *Rayons et Ombres* appellera une « commotion intérieure » : et mon enquête, ici, ne commence qu'à partir du moment où le « motif » ornemental — et, à la vérité, traditionnel (1) — de la poésie florale, se transforme, ou, plus exactement, se transfigure, par l'acte poétique, en « signe » intérieur et véritablement hugolien. Je citerai volontiers, pour illustrer mon propos, ce distique des *Voix inté-*

(1) La seule poésie romantique en fournirait de nombreux exemples. Citons, pour mémoire, et parmi les poètes qui ont côtoyé Hugo : A. de Saint Valry, *Les Fleurs* (1829) ; Hégésippe Moreau, *Le Myosotis* (1838) ; M. Desbordes-Valmore, *Poésies* (1830), *Pauvres Fleurs* (1839) ; Louise Bertin, *Glanes* (1842) ; Ulric Guttinguer, *Les Lilas de Courcelles* (1842) ... Sur cette mode poétique des fleurs, voir aussi le témoignage de Balzac (*Illusions perdues*, II, « Un grand homme de province à Paris », chap. « les Sonnets »).

rieures, que j'emprunte au poème XXII (« A des oiseaux envolés »), daté du 25 avril 1837, et qui me semble révélateur :

... la sereine nature [...]
Ce poème de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante ...

«... la fleur, strophe vivante... » A cette symbiose de la fleur et de la strophe, à cette « vie » poétique des fleurs dans le rêve hugolien, l'enfance, il est vrai, a fourni sa médiation nécessaire et privilégiée. Mais la mort devra passer aussi au travers de l'itinéraire hugolien pour que s'épanouissent enfin, par delà les luttes et les rêves, dans l'éclat immarcescible d'un nouvel espace poétique, les bouquets stellaires des *Contemplations*.

Ce n'est point par hasard que ce vers des *Voix intérieures*, à structure de trimètre :

Où l'enfant peut / cueillir la fleur / strophe vivante

appartient à un poème daté d'avril 1837 : quelques semaines plus tôt, en effet, la mort d'Eugène Hugo — « blond compagnon de toute son enfance » (2) — venait précisément de provoquer cette première « commotion intérieure » qui était en train de libérer à l'envi chez le poète, par la grâce de la mémoire affective involontaire, les souvenirs latents d'une enfance désormais pratiquement revécue comme l'enfance d'une « âme en fleur » (3), et une fois pour toutes désormais associée au jardin fleuri des *Feuillantines* (4).

(2) Cf. *Les Voix intérieures*, XXIX (« A Eugène Vicomte H. »), v. 37.

(3) Cf. *Les Contemplations*, I. Ce titre du Livre I des *Contemplations* était déjà annoncé dans le poème XXVI des *Feuilles d'automne*, V. 11 :

« Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie... »

on en retrouvera un écho dans un poème de *l'Art d'être grand-père* (VII, v. 63 :

« Sur l'âme en fête et l'arbre en fleur et l'aube en feu ».

(4) Rappelons que le thème des *Feuillantines*, associé ici à l'évocation des fleurs, est un thème relativement tardif dans l'œuvre de Hugo. Il n'apparaît vraiment pour la première fois, avant *Les Voix intérieures* (1837), que dans *le dernier jour d'un condamné* (1829), au chapitre XXXIII, dont

C'est le poème XXIX des *Voix intérieures* (« A Eugène Vicomte H. »), daté, dans l'édition, du 6 juin 1837, mais composé en réalité le 6 mars, sur des faire-part de la mort d'Eugène, qui inaugure cette écriture poétique du temps retrouvé dans les « vertes Feuillantines », avec la médiation profuse et lumineuse des fleurs :

... Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
 Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
 Le lys à Dieu pareil,
 Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,
 Luire à terre en avril comme des étincelles
 Qui tombent du soleil !

Ces étincelles de soleil désignent ici, par périphrase, les boutons d'or de l'allée des Feuillantines, qui pour la première fois font irruption dans l'écriture des poèmes. Le lys, directement désigné dans l'hexamètre précédent, y avait déjà trouvé sa place, et dès longtemps, depuis les premiers *Cahiers de vers français*, comme par exemple dans la « Promenade nocturne », composée en 1817 ; on le retrouvait encore dans la *Ballade II* (« Le Sylphe »), datée de 1823, ou encore dans l'*Ode XIII* du Livre III, et dans le titre latin du poème XXXIX des *Chants du crépuscule* (« *Date Lilia* ») — « poignée de lys », comme disait Sainte Beuve, répandue dans la chapelle familiale — et toujours associé, de façon assez conventionnelle, à l'idée de blancheur et de pureté dont il a toujours été, par tradition, le symbole. Il faudra attendre, après Villequier, l'aventure mystique des *Contemplations*, pour que le lys, avatar poétique de Léopoldine, devienne véritablement un signe hugolien... Ce sont les boutons d'or, ici, qui signalent la réintégration dans le passé lumineux des Feuillantines. On les retrouvera dans *Les Rayons et les Ombres*, désignés, par métaphore, dans le poème XLIV (« Sagesse »), daté du 15 avril 1840 :

on peut retenir notamment cette phrase : ... « Tandis que je rêve, les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse me reviennent un à un, doux, calmes, riants, comme des *îles de fleurs*... » Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que l'évocation des fleurs et de l'enfance est déjà associée — comme dans le poème « A Eugène vicomte H. » — à la présence de la mort.

O lumineuse fleur des souvenirs lointains

et associés, dans une même réminiscence, aux liserons et aux pâquerettes, avec le poème XIX (« ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 »), daté du 31 mai 1839 :

... Les marronniers, la verte allée aux boutons d'or [...]

Les pâles liserons, les pâquerettes blanches...

On les retrouve aussi dans les lettres de voyage contemporaines des *Rayons et Ombres*, par exemple, lors du voyage dans le Midi de la France, avec le récit de la promenade aux Gorges d'Ollioules, à la fin de l'été 1839 : transposition d'espaces, de temps, de saisons, qui font « pétiller » au soleil de Provence les fleurs des Feuillantines retrouvées :

... Je suis descendu dans une charmante prairie piquée de mille étoiles, jaunes et blanches en septembre comme les nôtres en avril ; je croyais n'y trouver que des boutons d'or et des marguerites (5), il y avait plus de vingt espèces de fleurs différentes. En Provence, le rayon de soleil fait pétiller dans l'herbe une végétation éblouissante...

Mêmes réminiscences, et même profusion lumineuse, dans un poème, plus tardif, de *La Légende des Siècles* (D.S., XIII, III), cité par J.-B. Barrère au tome II de sa *Fantaisie de V. Hugo* (p. 82) :

Boutons d'or que j'ai vus jadis aux Feuillantines,

Renaissent ! Fourmillez, liserons, églantines...

ou, plus tard encore, dans le récit des *Actes et Paroles* (« le Droit et la Loi ») : « Je vivais dans les fleurs [...], je vivais dans ce grand jardin des Feuillantines. J'y cueillais des boutons d'or et des liserons... ». « Boutons d'or » et « liserons » : à l'éclat « solaire » des boutons d'or correspond, dans la mé-

(5) Cf. *Les Rayons et les Ombres*, poème XXXV :

« Que l'herbe aux boutons d'or mêle les marguerites... »

moire affective du poète voyageur — même signe et même fonction d'anamnèse —, le parfum retrouvé de ces liserons qui, lors du voyage aux Pyrénées, sur la route de Bordeaux à Bayonne, en juillet 1843, viennent exorciser le temps, dilater l'instant, embaumer le bonheur :

...Moi, je me sentais heureux, j'avais traversé plusieurs fois l'odeur des liserons, qui me rappelle mon enfance...

Le narrateur des *Misérables* prêtera à Jean Valjean cette même expérience heureuse de la mémoire olfactive involontaire ; et l'analogie entre les textes ira ici jusqu'à la répétition des mêmes mots (« traverser l'odeur ») ; il s'agit du chapitre intitulé « Petit-Gervais » (I, II, XIII), au moment où Jean Valjean vient de s'éloigner de Digne :

... Il y avait encore çà et là dans les haies quelques fleurs tardives dont l'odeur, qu'il traversait en marchant, lui rappelait des souvenirs d'enfance...

Mais on pourrait aussi appeler en témoignage cette notation qui figure dans le Reliquat du *Rhin* (éd. I.N., p. 487) :

... de tous les côtés les champs de fleurs envoient dans l'air des veines de parfums que vous traversez avec délices...

Et c'est encore le même « signe » olfactif qui inspirera, dans un poème de *Toute la Lyre* (II, XXIX), cette invitation au bonheur dans le sillage parfumé des printemps disparus :

... Les fleurs prendront des airs penchés dans les ravines [...] Et je respirerai l'odeur des liserons, Et l'ombre sera tiède... (6)

« Tiédeur » maternelle, jardin retrouvé, odeurs d' « aurore » des liserons médiateurs... Une note du *Théâtre en Liberté*, recueillie dans les *Tas de pierres*, propose encore cette formule : « le souvenir, ce parfum du passé... » (7).

(6) *Toute la Lyre*, II, XXIX (« Ce que c'est que de sortir en emportant un numéro du Constitutionnel »), texte daté de 1872-74 (éd. I.N.S., 127-128).

(7) *Océan — Tas de pierres*, éd. I.N.S., 278.

Hugo, certes, n'est pas le premier à retrouver ainsi dans le parfum ou la lumière des fleurs le signe mémoratif d'une réintégration dans le bonheur passé. Il connaissait, comme d'autres poètes ses contemporains, la page des *Confessions* de Rousseau qui associait à la rencontre fortuite d'une pervenche l'irruption soudaine et ravissante du bonheur des Charmettes. Jules Janin évoquera cette page célèbre au tome I^{er} de son *Histoire de la Littérature Dramatique* (8), et déjà Adolphe de Saint Valry, ami de Hugo, l'avait commentée, en vers d'ailleurs médiocres, dans son poème des *Fleurs*, publié chez Delangle en 1829 (9). D'inspiration semblable, mais d'une écriture plus réussie, le poème de Marceline Desbordes-Valmore intitulé « la fleur du sol natal » et publié en 1830 dans le volume des *Poésies*, avait aussi, bien avant Proust, « évoqué », au sens fort du terme, l'odeur « persistante » des lilas de l'enfance (10) :

Voilà le souvenir au pénétrant silence, [...]
Ce lilas embaumé que je croyais perdu... (11)

Il y a peut-être, du reste, une lointaine réminiscence de la pervenche de Rousseau dans les *Contemplations*, Livre I, poème V (« A André Chénier »), où reparaissent les Feuillantines :

J'habitais un parc sombre où jasaient les oiseaux,
Où des pleurs souriaient dans l'œil bleu des pervenches...

(8) Jules Janin, *Histoire de la Littérature Dramatique*, tome I, Paris, 1855 : « ... Interrogez le premier venu, le plus vieux, le plus jeune, et, le rejetant dans l'enchantement de la première partie des *Confessions*, demandez-lui ce qu'il aime le plus. Il vous répondra : Madame Basile et la pervenche... »

(9) Ad. de Saint Valry, *Les Fleurs*, suivi de *Poésies Diverses*, Paris, 1929, p. 11 :

« Et tous nos souvenirs d'un temps plein de bonheur
Se ravivent parfois au contact d'une fleur. [...]
Quel trésor eût valu pour le cœur de Rousseau
Sa pervenche trouvée au détour d'un ruisseau... »

(10) Cf. M. Proust, *Du côté de chez Swann*, fin de *Combray* : ... « respirer à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et de *persistants* lilas ». (éd. La Pléiade, tome I, p. 186).

(11) M. Desbordes-Valmore, *Œuvres Poétiques*, éd. M. Bertrand, P.U.G., 1973, tome I, p. 90.

Peut-être encore dans le poème XXII du Livre III, où reparaissent aussi le liseron et ses parfums :

Et les abeilles d'or courent à la pervenche
 Au thym, au liseron, qui tend son urne blanche
 A ces buveuses de parfums... (12)

Mais, réminiscence, ici, ne signifie pas influence. La pervenche de Rousseau, que V. Hugo connaissait depuis fort longtemps, n'avait, dans son œuvre, avant les poèmes des *Voix intérieures*, inspiré aucun texte, et aucune évocation des Feuillantines. C'est la mort d'Eugène Hugo, en 1837, qui a suscité l'anamnèse. Les fleurs des Feuillantines, fleurs solaires et maternelles, qui, dans la chronologie fictive et rétrospective des *Contemplations*, ne laisseront pas d'inspirer les poèmes printaniers de l'« Aurore » et de l'« Ame en fleur », n'avaient pu resurgir dans le rêve hugolien que par la « commotion » de cette mort. Le signe qui les fait entrer dans la poésie hugolienne reste, en dépit de leur parfum et de leur éclat, un signe de mort.

Double est, en effet, la « pente de la rêverie » que suscitent les fleurs : pente de la vie et pente de la mort, moins anti-thétiques que complémentaires ; appels toujours ambigus qui, tour à tour et mutuellement, offusquent et manifestent la double présence d'Eros et de Thanatos. La fleur, solaire par son éclat, reste chtonienne par sa racine, une racine qui, nous dit Bachelard, « va travailler chez les morts » (13) :

(12) C'est d'ailleurs avec le recueil des *Voix intérieures* que la pervenche apparaît pour la première fois dans les poèmes de Victor Hugo (*Les Voix intérieures*, poème XI) :

« Que l'aube à la pervenche
 Donne un peu d'eau... »

On ne la retrouvera plus avant les *Contemplations* (I, V ; I, XII ; I, XXIX ; III, XXII ; III, XXIX), où elle est associée aux évocations du printemps et de l'amour. Mêmes évocations dans les poèmes de *Toute la Lyre*, VI, XVII (« Je ne laisserai pas se faner les pervenches... »), et VI, XX (« Or nous cueillons ensemble la pervenche... »).

(13) G. Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, J. Corti, 1948, p. 291.

S'il est extrêmement commun de rêver à une racine qui va porter son acte colorant à la fleur éclatante, on peut cependant trouver de rares et belles images qui donnent une force enracinante à la fleur contemplée. Bien fleurir est alors une sûre manière de s'enraciner... (14)

Hugo, poète, dans sa rêverie des fleurs, n'a pas méconnu ces forces térébrantes ; il a, au contraire, très intensément vécu l'angoisse de ces morts qui attendent à la racine des fleurs.

Le poème XIV des *Voix intérieures*, intitulé « Avril », et daté d'avril 1837, en offre sans doute le premier et le meilleur exemple. Un poème qui s'ouvre sur le printemps, sur des parfums de roses, sur une invitation à la promenade adressée à Louis Boulanger :

Louis, voici le temps de respirer les roses,
Et d'ouvrir bruyamment les vitres longtemps closes...

Mais tout le chant du monde qui s'élève dans ce paysage d'avril ne dissuadera pas le poète d'inviter son ami à d'autres songeries, des songeries chthoniennes et funèbres, fascinées par le souvenir d'une jeune morte ensevelie sous l'herbe où brillent, d'un éclat fallacieux, ces mêmes boutons d'or qui avaient autrefois brillé dans l'herbe verte des Feuillantines :

... Nous, tandis que de joie au loin tout vibre et tremble,
Allons dans la forêt, et là, marchant ensemble,
Si vous voulez, nous songerons.
Nous songerons tous deux à cette belle fille
Qui dort là bas sous l'herbe où le bouton d'or brille...

L'avant-dernier poème des *Voix intérieures*, le poème XXXI, daté du 3 juin 1837, poursuit, sous forme de dialogue entre la tombe et la rose, le cheminement de cette songerie funèbre :

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

(14) *Ibid.*

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

Cheminement qui passera encore par le poème XXVIII des *Rayons et Ombres*, daté du 16 mai 1837, où le poète explique « à une jeune femme » ce « lent travail » de métamorphose qui, « au sein mystérieux de la terre géante », aboutit au parfum de la fleur :

... Avec les bois, les champs, les nuages, les eaux,
Et l'air tout pénétré des chansons des oiseaux,
La racine, humble, obscure, au travail résignée,
Pour la superbe fleur par le soleil baignée,
A, sans en rien garder, fait ce parfum si doux...

Liée à cette rêverie chthonienne, apparaît aussi, dans ce poème, la rêverie aquatique — celle d'une terre qui, « vivant alambic » (v. 25), filtre et recompose les eaux de la vie et de la mort. Et voici que déjà, avant même Villequier, deviennent inquiétantes ces eaux où s'abreuvent les fleurs, eaux chthoniennes qui viennent, par exemple, irriguer les paysages d'Albert Durer, ou stagner dans ces paysages comme de maléfiques miroirs :

... Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit ; l'eau court ; les frènes sur les pentes [...] Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs.
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs... (15)

Les fleurs aquatiques sont fleurs funèbres, comme ce nénuphar qu'évoquera un poème de *Châtiments* (V, I) :

Dans l'affreux cimetière [...] Frémit le nénuphar... (16)

(15) *Les Voix intérieures*, X (« A Albert Durer »), 20 avril 1837.

(16) *Châtiments*, V, I (« Le Sacre »).

Mais toute fleur, en fait, plonge, par ses racines, dans les eaux souterraines de la mort.

La mort de Léopoldine, dans « l'eau sinistre » de Villequier (17), puis, à Jersey, l'interrogation de la « Bouche d'Ombre », ont évidemment porté beaucoup plus loin, dans le travail poétique de l'imaginaire, cette rêverie fantastique sur la racine des fleurs. Le poème intitulé « Cadaver » (*Contemplations*, VI, XIII), composé en août 1855, chante le cri d'allégresse de la « chair » qui va, sous la terre, accomplir ses métamorphoses jusqu'à devenir germe de vie et sève des fleurs :

La chair se dit : — Je vais être terre et germer,
Et fleurir comme sève, et, comme fleur, aimer !...

Et le poème des « Pleurs dans la nuit », daté de « Jersey, cimetière Saint Jean, avril 1854 », disait déjà l'amalgame du « sang » et de la terre, et le jaillissement de ces « eaux vives » qui sont issues de la mort, de ces fleurs parfumées qui sont issues de la chair (*Contemplations*, VI, VI, X) :

Terre ! fais-en des fleurs ! des lys que l'aube arrose !
De cette bouche aux dents béantes, fais la rose
Entr'ouvrant son bouton !

Fais ruisseler ce sang dans tes sources d'eaux vives,
Et fais le boire aux bœufs mugissants, tes convives :
Prends ces chairs en haillons ;
Fais de ces seins bleus sortir des violettes...

Ainsi cette irruption des fleurs à la surface de la terre, ainsi cette vie solaire des fleurs — parfums de l' « aurore », fêtes galantes, symphonies pastorales de l' « âme en fleur » — ne sont, en réalité, que des messages de la mort ; et ce sont, comme il est dit encore dans « Pleurs dans la nuit », les frissons de la mort qui passent, « au soleil », dans les frissons des fleurs :

Les effroyables morts sans souffle et sans paroles
Se sentent frissonner dans toutes ces corolles
Qui tremblent au soleil !...

(17) *Les Contemplations*, IV, XVII (« Charles Vacquerie »), v. 41.

Les révélations de la « Bouche d'Ombre » (*Contemplations*, VI, XXVI), ajouteront encore, à cette vie sépulcrale et fantastique des fleurs, le signe pathétique de la souffrance. Car la fleur, née des œuvres du tombeau, est elle-même tombeau, tombeau et « cachot », cachot d'une « âme », d'une âme qui souffre. Les frissons des fleurs sont des tressaillements d'âmes prisonnières :

Tous ces sombres cachots qu'on appelle les fleurs
Tressaillent... (v. 685)

Et le poète « contemplateur », attentif à ces « tressaillements » de l'invisible, se fait ainsi le témoin de la « passion » des fleurs, témoigne que tout bouquet de fleurs n'est, à la vérité, qu'un « bouquet d'agonies » :

... Les fleurs souffrent sous le ciseau,
Et se ferment ainsi que des paupières closes ;
Toutes les femmes sont teintes du sang des roses ;
La vierge au bal, qui danse, ange aux fraîches couleurs,
Et qui porte en sa main une touffe de fleurs,
Respire en souriant un bouquet d'agonies...

Le poème intitulé « Chanson d'aujourd'hui », daté de Guernesey, 31 mai 1857, et inséré dans le « Livre lyrique » des *Quatre Vents de l'Esprit* (V, II), donne sans doute, de cette passion des fleurs, l'image la plus pathétique avec l'évocation de

La fleur blême de la mort

fixant, de ses yeux hagards, le poète fasciné, qui la contemple comme une sainte face dans les sueurs de l'agonie :

La lugubre fleur regarde,
Vertigineuse et hagarde,
Comme une face en sueur...

C'est sous le signe mystique de cette agonie que devra s'accomplir, dans l'imaginaire des *Contemplations*, la métamorphose des fleurs.

La morte dans son tombeau, Léopoldine « restée en France » sous la terre de Villequier, est, elle aussi, une fleur ensevelie ; comme l'est Claire Pradier, dans le cimetière de Saint-Mandé :

Vous trouverez la tombe où gît ce lys vermeil... (18)

« lys » gisant, mais aussi lys « vermeil » : « vermeil », c'est-à-dire, dans le glossaire hugolien, « éclatant », signe de lumière... Le tombeau de Léopoldine sera, dans *Les Contemplations*, le lieu poétique de la plus déroutante des rencontres : la rencontre de la lumière et de la nuit, des « rayons » solaires et des « ombres » chtoniennes, de la Vie et de la Mort, de la matière et de l'« âme » ; et les fleurs sont, par vocation, les témoins mystiques et privilégiés de cette rencontre :

Les fleurs aiment la mort et Dieu les fait toucher
Par leur racine aux os, par leur parfum aux âmes !... (19)

Cette vocation mystique des fleurs, déjà des poèmes d'avant l'exil l'avaient annoncée, qui avaient déjà proposé, avant Vigny et avant Baudelaire, la comparaison de la fleur avec un « encensoir » : ainsi le poème XXVIII des *Chants du crépuscule*, v. 52 :

Les parfums de la fleur et ceux de l'encensoir...

ou le poème XXI des *Voix intérieures*, v. 3 :

Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir... (20)

(18) *Les Contemplations*, V, IV, (« Claire P. ») ; poème daté, dans l'édition de juin 1854, mais composé, d'après le manuscrit, le 14 décembre 1854.

(19) *Les Contemplations*, « A celle qui est restée en France », VII, v. 260-261.

(20) Cf. Vigny, « La Maison du Berger » (poème publié le 8 juillet 1844 dans *la Revue des Deux Mondes*) :

« Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lys comme des encensoirs »...

et Baudelaire, « Harmonie du Soir » (*Les Fleurs du Mal*, poème XLVII de « Spleen et Idéal ») :

« Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ».

Déjà aussi était annoncé, du moins à partir des *Chants du crépuscule*, le thème des « correspondances » entre les fleurs et les étoiles, correspondances qui inspireront le poème bien connu des *Contemplations* (I, XXV) intitulé « Unité », où la marguerite et le soleil, dans l'« unité » du macrocosme et du microcosme, feront l'échange de leurs deux rayonnements (21). Et déjà ces correspondances de l'astre et de la fleur étaient, dans ces poèmes d'avant l'exil, envisagées comme des échanges mystiques, par exemple dans le poème XIX des *Rayons et Ombres*, v. 191-192, où figure d'ailleurs le verbe « contempler » :

Contemplant [...]

L'étoile épanouie et la fleur rayonnante.

Ou encore dans le poème XXVI (« Mille chemins, un seul lot »), daté du 23 mai 1839, qui est une sorte de prélude au poème « Magnitudo Parvi » des *Contemplations* (III, XXX) :

Le pâtre attend sous le ciel bleu

L'heure où son étoile paisible

Va s'épanouir, fleur de feu,

Au bout d'une tige invisible...

Mais ces échanges, dans la poétique des *Contemplations*, prendront, de la métaphore à la métamorphose, une signification nouvelle et plus profonde : celle d'une authentique transfiguration de ces fleurs et d'une authentique migration de ces « âmes » vers les espaces sidéraux. Espaces fleuris qu'évoque, dès le livre III, le poème XIV (« A la mère de l'enfant mort »), dédié à M^{me} Lefèvre-Vacquerie, et composé en juillet 1846 :

... Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres [...]

Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,

Et d'étoiles qui sont des fleurs...

(21) Peut-être Hugo s'est-il souvenu, en composant ce poème, d'un distique de Louise Bertin, qui appartient au recueil des *Glanes*, publié en 1842 :

« O marguerites au cœur d'or !

O mystiques sœurs des étoiles ! »

Puis encore, à la fin du livre IV, le poème à « Charles Vacquerie », (IV, XVII), daté de Jersey, 4 septembre 1852, jour anniversaire de la mort de Léopoldine :

... Envolez-vous tous deux dans l'abîme vermeil, [...]
Où la morte au front pâle est comme un lys vivant [...]

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
Fait flotter à jamais votre lit nuptial
 Sous le grand dôme aux clairs pilastres ; [...]
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs
 Vous donne les cieus remplis d'astres !

puis, au Livre VI, le poème VII, dédié à Claire Pradier, où reparaît, comme un leitmotiv, l'image de l'éclosion des astres ; ou le poème IX (« A la fenêtre pendant la nuit ») :

... Ne verrons-nous jamais sous ces grandes haleïnes
D'autres fleurs de lumière éclore dans les plaines
 De l'éternel avril ?...

ou encore, et parmi d'autres, le poème XVII (« Dolor ») où se retrouve la même métamorphose des fleurs, la même parousie astrale des fleurs :

Des soleils ont jailli, fleurs de flamme, et sans nombre...

« Fleurs de flamme » qui sont aussi les fleurs des Feuillantines retrouvées ; « fleurs de lumière » qui ont « jailli » de la nuit et de la mort, et qui revivent enfin, « strophes vivantes », dans l'espace et dans la pérennité de la poésie sacrée.

Car l'acte de création poétique — poétique et mystique « mêlées » — est bien l'acte par lequel s'accomplit cette parousie astrale des fleurs. Et le cheminement mystique des *Contemplations* est bien, depuis l'« aurore » jusqu'« au bord de l'infini », celui d'une « marche » initiatique qui a dû passer par le tombeau, descendre au tombeau, « traverser » le tombeau :

Un tombeau fut dès lors le but de tous mes pas... (22)

Par le tombeau de Léopoldine est passé aussi l'itinéraire poétique des fleurs ; et la poésie même des *Contemplations* est bien, comme il est dit dans la dédicace « A celle qui est restée en France », cette « sombre fleur de l'abîme » qui s' « épanouit » dans « l'azur » au-delà du tombeau (23) :

Va-t'en livre, à l'azur, à travers les ténèbres... (24)

Et par là s'éclaire, comme un dernier signe, ce poème XXV du Livre V des *Contemplations*, poème peu connu, ou du moins peu commenté (25), où Hugo a choisi de donner, comme un dernier message de sa poétique (26), une signification plus personnelle à un mythe ancien qui est, précisément, un mythe floral : le mythe de Proserpine, tel qu'il se l'était approprié, non point sans doute d'après le texte grec de *l'Hymne à Déméter*, mais plus probablement d'après le texte latin des *Fastes* et des *Métamorphoses* d'Ovide (27) : Proserpine, enlevée par Pluton alors qu'elle se laissait prendre au charme de la cueillette des fleurs, installée par Pluton dans les Enfers, et « rêvant » là-bas, dans sa demeure chtonienne, au « rayonnement » de tous les jardins perdus. Ainsi, la « strophe du poète », enlevée par le « contemplateur » aux cueillettes insouciantes de l' « idylle » :

— O strophe du poète, autrefois dans les fleurs,
Tu jouais, et d'avril tu pillais la corbeille... —

(22) *Les Contemplations*, « A celle qui est restée en France », v. 212.

(23) *Ibid.*, v. 156.

(24) *Ibid.*, v. 158.

(25) Ce poème n'est pas cité dans la thèse d'A. Py sur *Les Mythes grecs dans la Poésie de V. Hugo*, Droz, 1963. P. Albouy, dans sa *Création Mythologique chez V. Hugo*, (J. Corti, 1963), y fait une allusion rapide (p. 105).

(26) Ce poème est le dernier des poèmes consacrés, dans *Les Contemplations*, à la création poétique ; il est daté, dans le manuscrit, du 4 novembre 1854, après I, VII (24 octobre), I, IV (14 novembre), III, XXVIII (2 novembre), et I, VIII (3 novembre).

(27) Cf. *Hymnes Homériques*, éd. J. Humbert, Belles Lettres, et Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, éd. G. Lafaye, Belles Lettres.

est devenue, « Proserpine sinistre », une rêveuse de la nuit :

Et maintenant, captive et reine en même temps,
Prisonnière au plus noir de son âme profonde,
Parmi les visions qui flottent comme l'onde
Sous son crâne à la fois céleste et souterrain, [...]
Tu rêves dans sa nuit, Proserpine sinistre.

« A la fois céleste et souterrain » : tel est, en effet, à l'image de celui de Proserpine, l'itinéraire poétique des *Contemplations*. La suite du mythe nous a appris que Proserpine fut autorisée par le roi des Dieux à émerger de la terre, et put recommencer, tous les printemps, la cueillette des fleurs, dans les jardins ensoleillés de Cérès. Ainsi en est-il de cette poésie hugolienne qui, du « bleu » de l' « aurore » au plus noir de la nuit, des « rayons » printaniers aux « ombres » hivernales, et de l'éclosion des fleurs jusqu'à l'éclosion des astres, parcourt le cycle ininterrompu de la Mort et de la Vie.

Claude GÉLY